

---

# Récits d'enfance et discours identitaires

**DANIELLE CORRADO**

Université Blaise-Pascal - CELIS

**T**raumas. Niños de la guerra y del exilio [Traumatismes. Enfants de la guerre et de l'exil]<sup>1</sup> : sous ce titre ont été réunis des témoignages écrits par des adultes qui, enfants, ont vécu la Guerre civile espagnole et ses conséquences. Ces témoignages s'inscrivent dans un vaste mouvement dit de « récupération de la mémoire historique » qui, depuis la seconde moitié des années 1990, s'efforce d'exhumer la mémoire des vaincus condamnée au silence par le franquisme d'abord, puis par le « pacte de silence », appelé également « pacte d'oubli », de la Transition démocratique<sup>2</sup>. Ce puissant mouvement se traduit par la création de nombreuses associations, l'ouverture de fosses communes, la construction de monuments mémoriels, la collecte de témoignages, la demande de reconnaissance des responsabilités dans le déclenchement de la guerre. Une dynamique qui n'a pas manqué de provoquer des débats polémiques et l'émergence de discours révisionnistes, mais également une vaste réflexion sur la mémoire et ses finalités<sup>3</sup>. La caractéristique de ce recueil est de se consacrer au récit d'enfance entendu comme un texte écrit par un narrateur adulte – fiction, biographie ou autobiographie – qui privilégie la figure centrale de l'enfant en tant qu'objet de l'écriture<sup>4</sup>. À ce titre, ces récits sont tributaires des évolutions de la personne ainsi que du cadre de production mémorielle et des finalités attribuées à l'écriture.

---

(1) *Traumas. Niños de la guerra y del exilio*. Textes recueillis par Francisco Ruiz Acevedo, Associació per la memòria històrica y democràtica del Baix Llobregat, 2010. Consultable et téléchargeable sur le site de l'association : [www.memoria-antifranquista.com](http://www.memoria-antifranquista.com).

(2) *La guerre civile en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, Études réunies par Danielle Corrado et Viviane Alary, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2007.

(3) Julio Aróstegui et François Godicheau (dir.), *Guerra civil, mito y memoria*, Madrid, Marcial Pons, 2006.

(4) Définition proposée par Denise Escarpit : « C'est un texte écrit – à la différence des "récits de vie" qui sont collectés oralement avant d'être transcrits – dans lequel un écrivain adulte, par divers procédés littéraires, de narration ou d'écriture, raconte l'histoire d'un enfant – lui-même ou un autre –, ou une tranche de la vie d'un enfant : il s'agit d'un récit biographique réel – qui peut alors être une autobiographie – ou fictif », Denise Escarpit et Bernadette Poulou, *Le récit d'enfance*, Paris, Éditions du Sorbier, 1993.

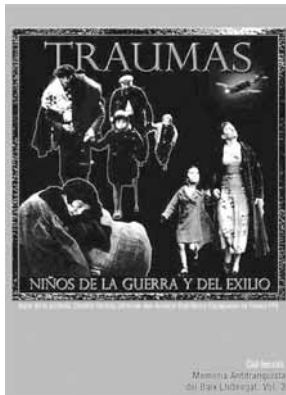
## LE CADRE DE PRODUCTION DES RÉCITS

L'initiative éditoriale appartient à une association catalane, *Memòria antifranguita del Baix Llobregat*<sup>5</sup> (AMHDBLL). Constitué de 496 pages et de plus de 200 photographies, l'ouvrage a fait l'objet d'une édition papier, tirée à 1 000 exemplaires, et d'une version en ligne consultable et téléchargeable depuis le site de l'association qui manifeste la volonté éditoriale d'en faciliter l'accès et la diffusion.

Les témoignages sont précédés de trois textes liminaires. Francisco Ruiz Acevedo, président de l'AMHDBLL et Miquel Caminal, alors directeur du Memorial Democràtic de Catalunya, explicitent la finalité d'une action éditoriale visant à faire connaître et reconnaître les souffrances endurées par les enfants de la Guerre civile et à apporter ainsi une pièce à la construction de la « mémoire démocratique » (Caminal). Une finalité qui recoupe celle de cette association fondée en mai 2005 et qui, à l'instar d'autres associations du même genre, s'est donné le but éthique de rendre justice aux victimes – vivantes ou disparues – et d'œuvrer à la récupération de la vérité et de la mémoire historique, une démarche qui revendique la transmission des valeurs démocratiques, se veut plurielle du point de vue politique et dépourvue de tout esprit de vengeance ou de revanche. On ajoutera que l'association a publié d'autres

ouvrages qui abordent l'histoire de la région du Baix Llobregat sous le franquisme par le biais mémoriel du témoignage, action par laquelle le groupe associatif devient dépositaire de mémoires individuelles et propose une alternative à la mémoire institutionnelle<sup>6</sup>. En dénonçant – de façon virulente – la poursuite de la politique de l'oubli héritée des pactes de la Transition, les textes liminaires inscrivent l'action éditoriale dans une dimension politique et pragmatique : la revendication de la parole face au silence institutionnel. Enfin, l'association affirme sa filiation républicaine affichée dès la couverture de l'ouvrage qui arbore les couleurs du drapeau républicain espagnol (Fig. 1)<sup>7</sup>.

Le troisième texte, signé de la psychologue clinicienne Ana Miñarro, analyse la nécessité, mais aussi les difficultés de la verbalisation du traumatisme.



Couverture de *Traumas*, AMHDBLL, 2006.

---

[5] Mémoire antifranguiste du Baix Llobregat. Le Baix Llobregat est une région industrielle voisine de Barcelone. Site internet : [www.memoria-antifranguista.com](http://www.memoria-antifranguista.com).

[6] L'AMHDBLL publie une revue du même nom qui compte dix numéros à ce jour et se compose de tribunes d'actualité sur le thème de la mémoire, d'articles relatifs à l'histoire de la commune et de la région, de témoignages et de lettres. Ces ouvrages s'attachent à collecter témoignages, documents et analyses de la vie quotidienne et de la lutte pour la liberté et les droits civiques et syndicaux sous le franquisme. *Peatonos de la historia del Baix Llobregat* (2006) ; *Batallones disciplinarios-Esclavos del franquismo* (2007) ; *Baix Llobregat el cinturó roig de Barcelona* (2008).

[7] La présentation publique de l'ouvrage a été annoncée comme un « acte républicain » et les participants étaient invités à arborer les symboles et couleurs de la République espagnole.

Le prologue dessine ainsi le double cadre, collectif et individuel, de la production de récits dont la somme éditoriale possède une vocation identitaire dans la mesure où elle est à la fois appel à la reconnaissance et à la légitimation des souffrances des enfants de Républicains. Ce dispositif détermine l'origine idéologique des témoins, mais également la forme en imposant de se centrer sur les souvenirs et émotions de l'enfance, exercice biaisé et loin d'être aisé même en situation non traumatique. La portée militante et pédagogique n'est pas sans incidence sur les choix narratifs dans la mesure où elle détermine des destinataires précis – la classe politique, les jeunes générations – un trait qui, selon l'historien Ortiz Heras, caractérise la « mémoire historique » espagnole, combinaison de mémoire collective et de conscience d'appartenance historique qui se définit également par sa volonté d'influer sur le présent politique<sup>8</sup>.

## LE DISPOSITIF ÉDITORIAL

Le corpus de témoignages à la première personne<sup>9</sup> est constitué de 36 récits d'auteurs issus de différentes classes sociales : du fils de berger andalou à la fille de psychiatre barcelonais, l'éventail social est large tout comme celui des affiliations politiques de la famille (PCE, CNT, PSOE, UGT, Unión Republicana), rares sont les témoignages qui n'en font pas état. L'âge des témoins s'échelonne de l'enfance à l'adolescence, une variation qui affectera la qualité et la forme de la remémoration.

La mise en page est identique pour tous : un titre suivi du nom de l'auteur accompagné parfois de qualités ou de distinctions (membre d'une association, d'un syndicat, chevalier de la Légion d'honneur...) qui fonctionnent comme autant de signes identitaires. Une photo de l'auteur au cadrage rappelant la photographie d'identité prend place à côté du nom dont elle devient l'incarnation. Facteur d'identification et donc d'authentification du témoignage comme émanant d'une personne réelle, ces photographies préservent également la singularité de l'expérience dans un ouvrage qui est une somme de parcours très proches et de ce fait menacés par l'écrasement sous l'effet du nombre. Chaque récit est en outre accompagné de photographies qui relèvent de sources privées ou historiques. Les documents provenant de fonds privés sont constitués de photos de famille, des ascendants, de l'auteur enfant et de photos récentes de l'auteur en famille ou dans un lieu symbolique (le Parlement de Catalogne, actes commémoratifs liés à la guerre d'Espagne ou la Résistance française) ainsi que des photos de documents personnels (papiers d'identité, cartes, registres). Ces documents personnels alternent avec des images historiques connues de tous ; les photos de camps

[8] Manuel Ortiz Heras, « Memoria social de la guerra civil : la memoria de los vencidos, la memoria de la frustración », *Historia Actual Online*, printemps 2006, n° 10, p. 188.

[9] L'énonciation alterne significativement « je » et « nous ». Au niveau du récit des expériences, « nous » renvoie au groupe familial, mais aussi plus largement au groupe qui partage le même vécu. On retrouve cette alternance pronominal au niveau du présent d'énonciation mais, dans le discours réflexif, « nous » inscrit un autre référent qui renvoie non seulement aux victimes de la guerre, mais à un groupe identitaire constitué, les fils des vaincus.

de concentration de Républicains espagnols en France, de camps d'extermination nazis, de colonnes de réfugiés vers les frontières françaises, de bateaux de réfugiés ou d'enfants évacués illustrent les parcours de nombreuses familles républicaines : exode vers la frontière française, exil, internements, participation à la Résistance française.

Parce qu'elle est récurrente et systématique, cette insertion d'images fait sens avec le texte et dépasse la seule fonction d'illustration. Trace du réel, preuve que « ça a été » disait Barthes, les photos privées jouent le rôle d'attestation, de supplément de véridicité à l'écrit ; mais la trace de réel prend, dans le cadre du témoignage, le sens particulier de « j'y étais » qui fonde le régime de lecture sur la présence aux événements. Photos des pères en uniforme ou dans les camps, cartes de partis politiques, de résistants, actes de décès, sentence de tribunaux sont intégrés dans les textes comme autant de pièces à conviction face à l'incrédulité ou au soupçon toujours possibles. On pense ici aux liens, soulignés par Ricœur, entre l'action de témoigner et la procédure judiciaire : un témoignage doit faire la preuve de son authenticité.

Montrer les photographies intégrées dans les textes oblige le regard et donne, au sens littéral du terme, une place à ceux qui ont été maintenus institutionnellement dans l'oubli, c'est aussi donner un corps aux noms des morts et disparus pour les réintégrer dans le champ, les rendre visibles, en attendant qu'on leur rende justice. Conservées, récupérées, recherchées, les photos des auteurs enfants établissent avec celles des auteurs adultes un doublet visuel, elles invitent à établir un lien entre l'adulte qui raconte et l'enfant raconté. Mais, par nature, la photographie affirme tout à la fois que le sujet capté a été, mais n'est plus qu'un passé ; elle traduit ici iconiquement la dualité du « je » autobiographique qui renvoie à l'adulte sujet énonciateur et à l'enfant objet énoncé. Texte et photographies invitent ainsi à se refigurer l'enfant raconté, mais irrémédiablement disparu et qui ne peut revivre qu'à travers une représentation.

Enfin, ces photographies peuvent, comme les objets conservés, fonctionner comme avant-texte ou auxiliaire du récit mémoriel. Pepita León González clôt son récit



Pepita León, *Traumas*, AMHDBLL, 2006.

par l'évocation de la séance au cours de laquelle fut prise une photographie de studio pendant son séjour en France, elle se remémore alors sa déception lorsqu'on lui retira le joli col de fourrure destiné à masquer les rapiécages de la robe héritée du Secours populaire, un dépit toutefois moins cuisant que les humiliations et la violence subies lors de l'exode et de l'exil exposées dans son récit. En révélant le hors-champ, le récit dévoile une forme de trucage de la réalité véhiculée par la photo d'enfance. Texte et photographie créent dès lors une métaphore involontaire ou inconsciente du travail de mémoire induit par le récit qui, fissurant l'image officielle, remonte aux origines de ce portrait anodin qui trahit une réalité plus complexe et bien moins lisse.

Amadeo Gracia Bamala est l'enfant que l'on voit au second plan sur une photographie emblématique de l'exode républicain prise par le photographe de presse Roger Viollet à Prats de Molló en 1939. Condensé pathétique des souffrances des vaincus, on y voit, guidés par deux hommes, deux enfants, Amadeo et sa sœur Alicia,



Amadeo Gracia, Roger Viollet, *Traumas*, AMHDBLL, 2006.

tous deux amputés d'une jambe à la suite d'un bombardement qui coûta la vie à leur mère. Le récit d'Amadeo Bamala adulte raconte ce que fut l'après de la célèbre photo : à la suite de la mort de son père en France, il est ramené en Espagne et placé dans un orphelinat de l'assistance publique. L'écriture révèle et réintègre le hors-champ du réel, altérant ainsi la fixité esthétisante de l'instant prégnant capté par le photographe. Après la fin des combats, la violence de la guerre civile ne

cesse pas, mais se poursuit, pour les enfants des vaincus, sous la forme de maltraitance physique et morale au sein d'institutions qui, dévoyant leur mission de protection, se firent les relais du pouvoir dictatorial<sup>10</sup>.

L'insertion de photos de fonds d'archives dans chaque récit relève du travail éditorial qui vise là aussi l'authentification tout en ancrant les récits individuels dans une histoire collective. Le dispositif éditorial – textes et paratextes – établit et affirme le statut de témoin des auteurs de récits. Il articule deux dimensions : l'expérience individuelle et collective, la mémoire et l'histoire en inscrivant d'emblée l'identité individuelle dans une identité collective, celle des Républicains. Relayés par les fonctions du texte photographique, les récits suscités sont cadrés par une énonciation éditoriale qui définit la finalité militante de l'ouvrage : révéler, donner à voir et à entendre et revendiquer, pour soi et pour les autres, la reconnaissance et la justice.

## LES RÉCITS DU VÉCU

À la croisée du singulier et du multiple, les récits combinent des invariants (récits centrés sur l'enfance et similarité des parcours) et des variations essentiellement au niveau du style et du discours. D'une longueur oscillant entre dix et vingt pages en moyenne, les textes déclinent des styles et des tons fort divers : factuel, empathique, revendicatif, documentaire, lyrique. Par delà l'irréductible singularité des trajectoires individuelles, la lecture du corpus fait apparaître, selon des proportions variables, trois registres d'écriture : la narration du vécu ; le commentaire de ce vécu ; le discours sur le récit, la mémoire, le témoignage.

[10] Voir dans ce même dossier, la contribution de Ángela Cenarro Lagunas : « Mémoires de l'après-guerre : les enfants de l'Auxilio Social ».

La narration du vécu fait apparaître deux groupes de témoignages, le plus fourni est constitué par ceux qui ont vécu le déplacement sous des formes différentes et parfois combinées : l'évacuation temporaire, l'exode vers la frontière, l'exil (vers la France principalement ou l'Amérique latine), le deuxième groupe rassemble ceux qui sont restés en Espagne ou qui y ont été ramenés. Ces récits sont organisés selon un schéma récurrent et habituel dans le récit d'enfance tel que défini en amont : ascendance et fratrie, milieu social et politique, événements saillants. De ces situations diverses émergent des thèmes récurrents, sortes de « vécus communs » comme on parle de « lieux communs » en rhétorique et qui, par leur répétition, cristallisent – pour le lecteur – les expériences en une série d'images ou de situations prégnantes au double sens de rémanentes et de marquantes. La plus anxiogène et la plus récurrente est le bombardement vécu par la plupart des témoins qui ont parfois connu à nouveau les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Le bombardement est associé à un souvenir concret – on leur donne un objet dur à mordre pour éviter d'endommager les tympans – et à l'émotion la plus partagée, la peur. Une peur que conserveront nombre d'adultes lorsqu'ils seront en présence d'éléments associés au bombardement : bruit, sirènes, tonnerre ou pacifiques avions de ligne déclenchent des réactions qui vont de la nervosité à l'insomnie ou à la claustrophobie née de l'enfermement dans les refuges ou les abris de fortune comme le rapporte Encarna Cuberos : « Yo estoy siempre con el ruido de las bombas. Siempre lo tengo. Lo tengo en la cabeza<sup>11</sup>. » Associé à la peur et au froid, l'exode vers la frontière est représenté avant tout en termes de chaos, d'entassement, de désordre matériel auquel fait écho un sentiment de désorientation et d'incompréhension. Le troisième élément récurrent ce sont les camps de concentration français dont la description réverbère l'écho d'autres récits<sup>12</sup> : les trous dans le sable, les baraques, le vent, les barbelés, les soldats sénégalais qui, redoutables et étranges, effraient, mais parfois suscitent les rires moqueurs des enfants. La déshumanisation de cet univers est inséparable de la terrible déception ressentie par les réfugiés dont l'exode avait été rythmé par un même discours plein d'espoir répété par les adultes : « nos están esperando » (ils nous attendent).

Si une grande majorité de ces enfants a connu l'exil, nombreux sont ceux qui n'évoquent pas leur vie dans le pays d'accueil et se focalisent davantage sur la violence de la guerre et du départ qui fut vécu de manière plus traumatique. Chez les autres, les souvenirs tournent, assez logiquement, le plus souvent autour de la scolarisation et des relations avec les habitants du pays d'accueil, relations qui vont de l'hostilité à la solidarité. Les témoignages font état des insultes des camarades d'école – « Espagnol(e) de merde », « rouge » –, qui les accusent par ailleurs de leur « ôter le pain de la bouche » (*quitarnos el pan de la boca*) ou d'être des assassins de curés (*quemar curas*). Ou, avec le

---

[11] « Je vis toujours avec le bruit des bombes. Il est toujours là. Je l'ai toujours dans la tête. » Témoignage de Encarna Cuberos, *Traumas*, p. 92.

[12] On pense, entre autres, à Manuel Andújar, *St-Cyprien, plage... [Campo de concentración]*, México, Cuadernos del Destierro, 1942. Traduction française : *St-Cyprien, plage...* Introduction, traduction et notes de Rose Duroux, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, CRLMC/Textes, 2003.

même effet blessant, ils gardent la douloureuse mémoire de l'indifférence qui réduit Josefina Piquet à n'avoir pas de nom ; elle n'est que « l'Espagnole ».

Le souvenir qu'ils gardent des adultes est plus nuancé, les exemples de solidarité et de générosité ne manquent pas, pas plus que les attitudes vexatoires et humiliantes. L'exil est aussi synonyme de difficultés matérielles liées pour l'essentiel au logement et à l'emploi, mais les narrateurs évoquent davantage la dureté de la vie des parents que leurs souffrances personnelles. Dans certaines familles, l'exil engendre une vie duelle : espagnole à la maison, française à l'extérieur, une dualité souvent dictée par l'espoir de retourner un jour en Espagne et qui imprègne tout le quotidien. Plus radicalement, l'exil déstabilisera profondément l'identité de certains qui, comme Daniela Triay, se définissent par l'absence, sans identité fixe, sans racines (*sin identidad fija, desarraigo*)<sup>13</sup>.

Pour les enfants restés en Espagne, le pays est devenu un territoire hostile en tant que vaincus qui vivent dès lors en « exil intérieur » selon l'expression utilisée par Amadeo Gracia Bamala qui qualifie de « verdadero exilio », de véritable exil, la vie qu'il entame lorsqu'on le ramène en Espagne dans un épouvantable orphelinat religieux. L'exil intérieur est une double privation : à l'absence d'un parent, voire des deux, s'ajoute le fait que l'espace commun est désormais inhabitable pour ces enfants ou adolescents, victimes d'une exclusion au quotidien et d'une volonté institutionnelle de soumettre ces enfants, de briser leur individualité. Comme Amadeo Gracia, d'autres enfants de Républicains exécutés ou morts en déportation vont subir toutes sortes de violences : maltraitance, humiliations, discriminations, représailles contre la famille sous forme d'arrestations et de confiscation de biens. Le commentaire d'Aida Lorenzo est à cet égard très éloquent : « Nosotros, los rojos no teníamos derecho a nada, eramos la escoria de la sociedad (...) aprendí a callar y a ser señalada con el dedo como "hija de fusilado"<sup>14</sup>. » Une exclusion justifiée par la diabolisation des vaincus, au sens littéral du terme puisque dans le discours dominant de l'après-guerre, les fils de « rouges » sont décrits possédant les attributs physiques de Satan, une queue et des cornes<sup>15</sup>. L'expérience de Saulo Mercader<sup>16</sup> est différente quant aux causes ; fils adultérin d'un prospère avocat, il sera placé dans un orphelinat par son propre père qui tient à préserver sa réputation à l'avènement du nouvel État national-catholique. Mercader décrit un système violent destiné à faire expier par les enfants les fautes imputées aux pères, un récit qui fait écho par de multiples aspects au témoignage graphique du dessinateur Carlos Giménez sur les orphelinats d'après-guerre<sup>17</sup>.

[13] Témoignage de Daniela Triay, *Traumáticas*, p. 271.

[14] « Nous autres, fils de rouges, n'avions droit à rien, nous étions le rebut de la société [...]. J'appris à me taire et à être montrée du doigt parce que j'étais une "fille de fusillé" ». Témoignage de Aida Lorenzo, *Traumáticas*, p. 207.

[15] « *con cuernos y rabos* ». Témoignage de Rafael González Polonio, *Traumáticas*, p. 293.

[16] Témoignage de Saulo Mercader, *Traumáticas*, p. 29-32.

[17] Carlos Giménez, *Paracuellos*, Barcelone, Ediciones Amaika, 1977 pour la première édition, suivie de cinq autres tomes entre 1999 et 2003. L'intégrale est éditée en français par Fluide Glacial, 2009.

## **UNE CONSTRUCTION IDENTITAIRE ENTRE FILIATION ET AFFILIATION**

Dans leurs récits, les auteurs ne se focalisent pas uniquement sur les souffrances et n'évoquent que succinctement leurs émotions d'enfants. Ils accordent une large part au discours réflexif, un trait lié à la nature du récit rétrospectif et à l'écart des savoirs entre l'adulte et l'enfant. Ce discours s'attache à analyser les sentiments et le vécu depuis une perspective adulte qui leur permet de nommer le déracinement et l'insécurité qui imprégnaient leur quotidien d'alors dominé par le sentiment d'être rejeté, d'être « invisible », « insignifiant », « inexistant » pour reprendre les termes des auteurs. Et ce sont encore les adultes qui parviennent à formuler le sentiment de culpabilité ou de honte diffuses éprouvées alors par ces enfants. Enfin, la guerre et a fortiori l'exil sont analysés comme une césure essentielle dans leur biographie et engendrent un discours récurrent sur le thème de la perte ou dépossession – « on m'a volé une vie », « enfance volée », « on m'a privé de quelque chose » – qui s'accompagne du sentiment d'avoir dû grandir très vite, en sautant une étape.

Le retour sur le vécu suscite en creux une réflexion sur la survie, le narrateur répondant à la fois à sa propre interrogation et à celle qu'il perçoit chez son destinataire. Les enfants résistent à l'hostilité du monde par la rêverie : pour venger la mort de son père, Luis Lera s'imagine en guérillero meurtrier de Franco ; dans son orphelinat carcéral, Saulo Mercader fait un rêve d'une tragique simplicité, être libre et ailleurs. D'autres réagissent par le repli, le silence ou la résignation, comme pour s'absenter à soi et réduire ainsi l'emprise de l'insupportable. L'exil géographique sera la stratégie de survie d'Aida Lorenzo à l'exil intérieur auquel la condamne son statut de fille de Republicain ; le paradoxe n'est qu'apparent, car, dit-elle, l'Espagne franquiste l'empêchait d'« exister ».

Absente ou présente, la figure parentale est la clé de leur survie matérielle, morale et affective. Respectés, admirés, salués, pleurés, les parents occupent une place privilégiée dans l'explication de leur survie, point d'ancrage et de référence, seul repère stable dans le chaos et qui alimente une forte identification des enfants à ces adultes meurtris. Parmi ceux qui procèdent à une évaluation de leur expérience, certains la définissent – la rendant par là même acceptable à leurs yeux – comme une chance, car elle les a rendus plus forts. Le sentiment dominant est, toutefois, la persistance d'un sentiment, plus ou moins diffus et intense, de dépossession, de privation d'ancrage que les réussites personnelles et le dépassement du traumatisme n'effacent pas complètement.

Les récits incluent une évocation, plus ou moins détaillée, de la biographie du narrateur adulte, indice d'un refus de césure biographique qui relève du discours identitaire. En proposant de témoigner à travers un récit écrit, l'éditeur enclenche un mouvement consubstantiel à toute démarche autobiographique qui consiste à dégager une cohérence de l'expérience vécue ; en cela, témoigner est une démarche créatrice



d'une identité dans la mesure où les témoins peuvent tenter de donner un sens à une expérience qui, en les privant de leurs repères spatiaux et affectifs, a brouillé le sens de leur vie ou d'une partie de leur vie. La mise en forme du récit aboutit à une mise en ordre et en sens du vécu. Il s'agit de remettre une enfance à part dans la chaîne biographique, de retisser tant bien que mal les coutures, les déchirures. Certains n'y parviennent pas : Amadeo Gracia clôt son récit sur sa sortie de l'institution religieuse, dissociant cette période de la suite de son existence dont on ne sait rien. La volonté de mettre des bornes à cet épisode est à rapprocher de sa réticence à évoquer cette période, à raviver la douleur sur laquelle il dit avoir posé la pierre tombale de l'oubli (*losa olvidadiza*), métaphore limpide de la volonté d'ensevelissement du souvenir, un ensevelissement qui n'est pas toutefois synonyme d'oubli absolu. À l'opposé de la démarche de Josefina Piquet qui entreprend, à 60 ans, un travail thérapeutique afin d'affronter une enfance qu'elle s'est efforcée d'oublier, de nier ; un travail positif qui trouvera son prolongement dans une activité militante au service de la mémoire historique dont fait partie ce récit qui donne la parole à la fillette meurtrie et mutique qu'elle a toujours portée en elle : « Tengo 75 años, pero dentro de mí todavía hay una niña que llora<sup>18</sup>. »

La remémoration s'accompagne d'une réflexion sur l'exercice, sur les traces réelles dans la mémoire des adultes de ce passé appréhendé de manière contradictoire comme un tout brumeux ou comme des éclats d'images, des « flashes » que la phrase tente de restituer au plus près comme dans cette évocation du passage de la frontière : « gentío... muchedumbre ... pies, muchos pies, caballos... camiones ... mantas... maletas... el frío... el ruido<sup>19</sup>. » Une mémoire travaillée également par d'autres modèles – films, photographies, lectures – amène Miguel Martínez à construire son récit comme des « séquences » extraites du « film » de l'existence. Le métadiscours souligne souvent la fragmentation et les carences de la mémoire qui seront compensées par deux séries d'outils : les récits de tiers et les archives familiales (lettres, documents, photos, objets) et les sources documentaires sous la forme d'ouvrages historiographiques et de recherches personnelles sur l'histoire familiale. « Il est difficile de ne pas tomber dans la légende » conclut Raúl Rodríguez Aragonés, conscient des limites et des mythifications d'une mémoire où entrent à parts égales le souvenir personnel et le récit collectif, tous deux également soumis aux distorsions.

Les « reconstitutions » offrent à cet égard une variante du récit mémoriel : nés pendant l'exode ou dans les camps, certains témoins n'ont pas de souvenirs directs, en raison de leur âge ou de la situation ; ainsi Aida Lorenzo reconstituera-t-elle les derniers moments de son père avant son exécution. On rapprochera cette démarche de

[18] « J'ai 75 ans, mais en moi il y a toujours une fillette qui pleure. » Témoignage de Josefina Piquet, *Traumas*, p. 239.

[19] « la foule... des gens... des pieds, beaucoup de pieds, des chevaux... des camions... des couvertures... des valises... le froid... le bruit. » Témoignage de Pepita León, *Traumas*, p. 192.

deuil réparateur de ces autres récits essentiellement consacrés aux parents exécutés ou morts en déportation et institutionnellement oubliés. Rafael González déclare à propos d'un autre ouvrage retraçant la vie de son père, Républicain et résistant en France avant d'être gazé à Gusen : « se le restituía el lugar que moralmente le correspondía<sup>20</sup>. » L'action de témoigner se nourrit pour une bonne part du besoin de créer par le discours un espace pour les parents, porteurs admirés des valeurs et des idéaux républicains, et de restaurer une identité défigurée et niée par le franquisme et par l'oubli. La mémoire devient alors fidélité<sup>21</sup> et le témoignage écrit est une des formes que revêt la fidélité à l'action et aux idéaux des parents qui se traduira également pour certains par la continuation du militantisme politique ou syndical, ou la participation à des actions mémorielles (manifestations, associations, conférences). L'identité de la plupart des enfants de la guerre de ce corpus s'articule sur l'identification aux parents, sur les valeurs de filiation et d'affiliation qui relient les générations. Le discours mémoriel s'accompagne dès lors d'un virulent discours revendicatif adressé aux actuels dirigeants politiques les enjoignant de rétablir à la fois la mémoire et la vérité des victimes de la guerre et du franquisme.

Dès lors, il importe peu que les souvenirs soient réels ou rapportés, car la démarche se fonde sur une appropriation individuelle des souvenirs d'une conscience collective assumée comme socle identitaire. L'identité des fils de vaincus ne se construit pas sur un territoire physique, mais sur un autre territoire, affectif et mémoriel, l'Espagne des valeurs républicaines et démocratiques.

Les caractéristiques de ce recueil en font un corpus aussi riche d'enseignements sur le vécu des enfants que sur les fonctions attribuées au récit mémoriel par les adultes – éditeurs et témoins-scripteurs : construire le sens de la souffrance, transmettre, restaurer la justice pour soi et les autres, interpeller le présent politique. Le dispositif engendre une double lecture : lecture singularisante des vécus individuels et lecture globale d'où émergent des constantes qui fonctionnent comme des unités de base d'un discours de la mémoire. Comme tout récit, les récits rassemblés ici sont soumis à plusieurs facteurs de modélisation : le modèle du récit d'enfance, les récits de tiers, les sources documentaires. S'ajoute ici l'intentionnalité d'une démarche qui postule l'existence d'une mémoire disséminée et silencieuse que l'action éditoriale s'efforce de rassembler et de rendre audible, visible et accessible, objectif qui s'inscrit dans le mouvement de récupération de la mémoire historique. Si le cadre éditorial favorise une représentation militante de l'identité narrative des enfants de la guerre, il n'en reste pas moins qu'il existe une convergence entre le désir de parole des témoins et les buts de l'Association sans laquelle nombre de ces récits n'existeraient pas et pas

---

[20] « on lui rend la place qui moralement lui revient. » Témoignage de Rafael González, *Traumas*, p. 296.

[21] Tzvetan Todorov, « La mémoire devant l'histoire », *Terrain*, n° 25, 1995.  
<http://terrain.revues.org/index.2854.html>.

sous cette forme volontairement collective. Les caractéristiques de ce corpus sont en soi significatives de la volonté de construction d'une mémoire identitaire, militante et collective en réponse à une défaillance des institutions vécue comme un déni ou une trahison<sup>22</sup>.

---

[22] La publication de ce recueil (2010) est postérieure à la promulgation de la loi dite de la Mémoire Historique (Loi 52/2007 du 26 décembre 2007). Votée sous le gouvernement Rodríguez Zapatero, elle reconnaît toutes les victimes de la Guerre civile et de la dictature et développe des dispositions relatives aux symboles franquistes, à la nationalité des exilés et de leurs descendants, aux compensations financières, l'aide à la recherche de fosses communes et à la constitution d'un centre documentaire de la mémoire historique. Très critiquée, cette loi a été jugée excessive ou insuffisante ou trop consensuelle. Texte de la loi consultable sur le site du ministère de la Justice espagnol : [ley memoria.mjusticia.gob.es](http://ley memoria.mjusticia.gob.es).